Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 11

Artikel: Tiziana Mona, femme de télévision
Autor: Gallaz, Christophe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-932610

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Tiziana Mona, femme de télévision

© Photo SSR

Tiziana Mona

Tiziana Mona est responsable des affaires générales TV à la SRG SSR Idée suisse; dans le cadre de ses fonctions, elle est notamment chargée de tous les rapports entre la télévision et le cinéma suisse.

Par Christophe Gallaz

«Je suis née en 1944 et j'ai grandi dans la ville de Chiasso, tout près de la frontière italienne. J'ai vu mon premier film à l'âge de six ans, en compagnie de ma tante. C'était ‹Dumbo›, de Walt Disney. Au cours du récit, la mère de Dumbo, le petit éléphant, fait quelque chose de faux. On l'enferme alors dans une cage, où Dumbo la retrouve avec l'aide de sa complice la souris. Pour l'apaiser, sa mère le saisit alors doucement avec sa trompe à travers les barreaux de sa cage, et le berce. Cette scène m'a bouleversée dans l'instant. Je me suis mise à pleurer si fort que ma tante et moi dûmes quitter la salle, et que cet événement, resté d'une fraîcheur absolue dans ma mémoire jusqu'à ce jour, s'est inscrit pour longtemps dans les comportements de ma famille: il suffisait qu'on me raconte la scène de la berceuse pour que j'éclate en larmes.

«Au cinéma, j'ai toujours éprouvé ce genre d'émotions, qu'elles fussent provoquées par ce qui se passe sur l'écran, ou par le caractère féerique de la salle obscure elle-même et des rituels qui s'y déroulent. Je me rappelle ainsi ‹Waterloo Bridge›, avec Vivian Leigh et Robert Taylor, qui côtoie ‹Dumbo› dans mon panthéon cinématographique d'enfance. L'ayant revu voici peu de temps, quarante ans après la première fois, je me suis aperçue que ma mémoire en avait tout conservé, du récit proprement dit jusqu'au montage. Mais en tant que cinéphile, le Cinema Teatro de Chiasso que j'ai fréquenté durant toute ma jeunesse m'a tout autant constituée. Construit dans les années trente (il existe encore aujourd'hui), avec ses peintures au plafond et son rideau rouge qui s'ouvrait sur l'écran pour qu'y fussent projetés d'abord quelques courts métrages burlesques, puis le film principal, il me valut des saisissements fondateurs.

«Je suis sans doute ce qu'on appelle une ‹accro› – certes échaudée par les multisalles d'aujourd'hui, qui empestent le pop corn: mais une ‹accro›, tout de même. Deux ou trois semaines sans voir de film me mettent en état de manque intime. Je me rappelle à ce propos un grand voyage que nous fîmes, mon mari et moi, en Amérique du Sud. Deux ou trois mois de jungle, sans cinéma, vous rendez-vous compte? Il fallait rectifier la situation dès que possible. A peine avions-nous atteint La Paz que nous avisâmes donc l'une des rares salles de cinéma locales pour y voir, avec quelques dizaines d'‹Indios› pauvrissimes de l'endroit, cet objet cinématographique totalement baroque dans ces circonstances et dans ce lieu: ‹Blanche-Neige›... Merveille, à nouveau!

«Le cinéma m'est probablement nécessaire dans la mesure où ma vie professionnelle exige de moi des fonctionnements très pratiques, où les tâches d'exécution dominent. Grâce à lui, je peux explorer d'autres versants de l'existence, et des êtres. Mais je ne dirais pas, pour autant, que je recours au cinéma pour me divertir. Certains films m'ont en effet convaincue d'exigences particulières, comme ‹Rome, ville ouverte›, de Rossellini, ou ‹Hiroshima mon amour›, de Resnais, que j'ai reçu comme une invitation magnifique à l'introspection personnelle. Et qui me touche, de surcroît, par quelques séquences isolées: celle, par exemple, où l'on voit Emmanuelle Riva qui longe une rivière à vélo: elle me rappelle certains instants, fugitifs et précieux, de ma propre adolescence.

«Telles sont les richesses que j'essaie de repérer dans le flux des films proposés au public, qu'ils soient ou non nouveaux. Grâce à mon activité professionnelle, et grâce à ma fille qui suit à Bruxelles une école de cinéma, et me rend attentive à la production des plus jeunes cinéastes, il me serait difficile de manquer le film qui pourrait me nourrir. Par principe, ma curiosité me dirige aussi vers le cinéma de certaines régions, asiatiques en particulier, comme Taïwan, Hong-Kong et l'Iran. A quoi s'ajoute ma ferveur pour quelques acteurs comme Sean Connery, Vittorio Gassman ou Marlon Brando, qui traversent l'écran comme ils traversent sans doute leur existence réelle: sans faire les comédiens.

«Cette instillation perpétuelle de la vie (donc aussi de la mort) dans les images, voilà qui donne à mes yeux tout son prix au septième art. Je vous le dirai donc pour finir: mon film préféré, celui que je garde au cœur, c'est ‹L'âme sœur› de Fredi M. Murer, qui saisit un microcosme de manière inouïe, et s'achève d'une façon tout aussi brute et concrète que magique.»